

LASSE TOMBER
LA NUIT

Agnès Mascarou





C'est le genre de filles que j'appellerais si j'avais besoin qu'on me sorte de prison. Au bout du fil, sa voix ne se troublerait pas et je pourrais visualiser clairement ses sourcils dessinés sans l'ombre d'un doute et sa bouche rose vif ourlée d'une nonchalance exquise :

– On te sort du placard, chérie ? C'est la fête !

Je sais qu'elle raccrocherait sans émoi, qu'elle écraserait fermement sa cigarette dans le substitut de cendrier qu'elle aurait sous la main (verre de vin, bouteille de whisky, reliquats d'un repas, chiffons multicolores) et, deux jours plus tard, je serais tirée d'affaire.

La bouche d'Adore est une créature fascinante. Véritable parure à elle seule, elle trône sur son visage comme un fruit. Sa lèvre inférieure a la courbe de l'abricot, épanouie comme une paire de fesses, gorgée d'un désir prêt à être cueilli. Sa lèvre supérieure fait des vagues, donne le cap à ses moues sublimes. Close, sa bouche luit comme une cerise vernie. Ouverte, légèrement crispée sur ses dents carrées, elle déverse une adorable flopée d'injures entre deux éclats de rire. Elle change de couleur comme d'humeur, chaque nuance comme une saison nouvelle, du rose pastel aux rives incertaines de l'ultraviolet. Parfois d'un rouge si intense qu'on n'aurait pas cru qu'il puisse exister. Parfois d'un pourpre si sombre qu'on craindrait d'y laisser sa raison. Sa bouche est l'équivalent d'un téton dressé sous un T-shirt : insolent en diable.

Dans son petit appartement bordélique, Adore roule des joints serrés qu'elle coince dans ses porte-jarretelles. Chaque semaine, une fois le rideau retombé, elle quitte la scène pour aller inspirer une bouffée avec délice, les yeux mi-clos.

Adore travaille dans un bar. Tous les samedis soir, quand les lumières se rassemblent en cercle

fixe sur le devant de l'estrade, les conversations s'évanouissent. Il est 21 heures et la salle retient son souffle. Le pianiste suspend un accord languoureux. Alors, Adore apparaît, emplissant le cercle de sa propre lumière, de sa crinière blonde. Elle traverse la scène avec sa démarche si singulière, hachée et sexy, brusque comme si, après toutes ces années, elle se battait encore contre ses jambes démesurément longues.

Adore danse. Pendant une heure et demie, Adore danse et le monde s'arrête. Sirène, chatte, sorcière, étoile, elle est alternativement chacune d'elles et toutes à la fois. Les costumes aux étoffes irréelles s'entassent dans sa loge, aussi nombreux que ses conquêtes, des hommes aux yeux noirs et quelquefois, plus rarement, des femmes aux ongles orange. Alors, elle rigole et me dit qu'elle a encore fait un écart de conduite. Je souris d'un air entendu mais j'ai toujours le cœur battant à l'imaginer dans ses séances de grands écarts érotiques.

Le reste de la semaine, Adore est un jeune homme aux cheveux courts qui travaille comme coursier pour une agence de photo. Il sillonne Paris sur son scooter, blouson sur le dos. Il parle

peu, ne s'attarde jamais durant ses livraisons, disparaît aussi vite qu'il est apparu. De temps à autre, il glisse entre deux pellicules un sachet de poudre blanche pour un client dont il prend plus soin que les autres.

J'ai beau le connaître depuis des années désormais, j'ai encore du mal à croire que ce garçon discret puisse contenir en lui l'étrange déité à laquelle je me sentirai toujours inexplicablement liée. Parfois, une trace de vernis mal nettoyé ou une paillette en sursis sur sa paupière me rappellent que je ne rêve pas, et que cette femme que j'aime est belle et bien réelle.

Ce jour-là, un jour de mai, un incendie s'est déclaré rue du Temple, à deux pas de la Rosace, le bar où je travaille. Il est midi, l'air est tiède. Ce n'est pas étonnant dans ce quartier qui compte de nombreux vieux immeubles tout en poutres et fenêtres, d'où s'échappe souvent une traînée qui vient salir le ciel, à cause d'un incident de gaz ou d'électricité.

Quand les flammes ont commencé à lécher la façade, une violente odeur de feu s'est emparée de l'air, m'empêchant presque de respirer. Les pompiers ont débarqué dans la minute, évitant un trop grand désastre, mais deux heures après, cette atmosphère sature encore ma peau.

Je travaille à la Rosace depuis six mois, deux ou trois jours par semaine, en fonction du besoin. C'est un de ces lieux schizophrènes dont Paris regorge : alangui pendant la journée, peuplé d'habitues qui traînent le pas, et blindé de *wannabe wanna be drunk* le soir. Des types commentent un match à voix basse entre les murs d'un blanc terne, tandis que l'étroite terrasse est investie tantôt par des touristes, tantôt par des journalistes en rendez-vous. En début d'après-midi, les Chinois de la rue au Maire s'y attablent et fument des cigarettes.

Le Marais vit au rythme des *fashion weeks* plus que des saisons. Été comme hiver, des garçons longilignes passent à toute allure, l'air boudeur. Rue Beaubourg, des femmes vêtues de taffetas ou d'interminables cuissardes se font shooter sur le passage piéton. Dans le bar d'en face, des hommes jouent au PMU, accoudés au comptoir. Les chevaux sur lesquels ils parient ont le nom des cocktails qu'affectionnent les mannequins : Shy Moon, Holy Water, Magnum Black. Ici, les hommes tiennent les hommes par la main et les femmes portent de la fourrure fuchsia, et il est tout aussi difficile de trouver

une place à la bibliothèque du centre Georges-Pompidou que dans le dernier club à la mode.

Je connais les habitués et leurs consommations, comme celle de cet homme en chemise négligée qui arrive tous les jours à 10 heures. Il commande un espresso et un shot de vodka. Il commence par boire la moitié du café, ouvre son journal à la page des mots croisés, puis prend une gorgée d'alcool. Le temps de noircir toutes les cases, le café est terminé et il avale d'un trait le fond de vodka pour se féliciter.

Des hipsters travaillent dans le cabinet de design qui fait l'angle de la rue. Ils viennent boire une bière le vendredi à 16 heures et dévorent les coupelles d'olives noires. Quant à la jeune femme qui vit au-dessus du bar, la rue retient son souffle quand elle s'installe en terrasse. Je m'entends bien avec elle. Il y a aussi Raymond, le doyen de nos clients, qui vient chaque jour. Il connaissait l'ancien patron, celui qui a confié à mon boss, Hugo, la direction du bar avant de prendre sa retraite : après quelques bougonnements, il a décidé qu'il continuerait à venir parce qu'on était

«des braves gens, ça se voit», et qu'il n'aurait de toute façon sans doute pas su où aller. Un jour, je lui ai demandé s'il savait d'où venait le nom de la Rosace. Il a répondu de sa voix rendue rocailleuse par les années et les cigarettes : «Oh, tu sais, pour moi c'est plutôt le rosasse que la Rosace, comme du jaunasse, du marronnasse, une couleur pas nette, quoi.»

J'ai dix-huit ans, les cheveux longs et, quand je ne suis pas au café, j'étudie la danse classique, dans un certain flou artistique qui convient mal à cette discipline. Je danse depuis toujours, mais je me demande parfois comment je me suis retrouvée au conservatoire après mon bac. Sans doute par fidélité à la petite fille que j'ai été, pour qui la barre et les pointes représentaient un refuge à un moment où les mots manquaient. Pourtant, essayer les verres, encaisser les commandes et saluer les clients me procure une sensation de puissance, bien plus palpable que lorsque j'exécute un grand jeté. La Rosace, c'est presque rien, des chaises sur le trottoir à l'angle d'une rue, pas plus qu'un coin, et pourtant la vie passe par ici, elle s'arrête l'air de rien avant de reprendre son chemin.

Mes chaussons de danse, eux, m'inspirent de plus en plus d'austérité. Je pensais peut-être trouver dans mon rêve de ballerine une continuité avec l'enfant qui disparaissait en moi. Dans mon corps, je sens pourtant bien que, tôt ou tard, il faudra trancher.

Mes parents, des gens sans histoires et plein de secrets comme peuvent l'être des parents, aimants, protecteurs, ont froncé les sourcils — « Est-ce que tu n'es pas trop jeune pour traîner dans un bar ? » — puis, leur confiance prenant le dessus, ont finalement hoché la tête — « De toute façon, être danseuse, c'est un gros risque, il vaut mieux que tu commences dès maintenant à mettre de l'argent de côté. »

J'ai acquiescé, mais l'argent me file entre les doigts. Depuis qu'un dimanche matin j'ai trouvé par hasard un vieux tourne-disque près des Buttes-Chaumont, je n'achète qu'une seule chose, à l'infini : des vinyles. Gênée par la poussière qui recouvre leurs bacs, fascinée par les pochettes que le temps fatigue, je passe de longues heures chez les disquaires. J'adore tout de ces images : la typographie, la photo, le dessin ou le collage. Tout le monde trouve ça étrange

qu'une gosse se passionne pour des vieilleries alors qu'on peut désormais se procurer de la musique en un claquement de doigts, mais j'ai toujours trouvé rassurant de pouvoir serrer contre moi ce qui me rend heureuse, qu'il s'agisse d'un corps ou d'une mélodie.

Je ne jure que par le rock et je suis persuadée qu'un jour je me consacrerai d'une façon ou d'une autre à cette musique infernale. J'écoute «Another Girl, Another Planet» des Only Ones comme d'autres se plantent une seringue entre les veines : à bout de souffle, extatique. J'ai l'impression que ce morceau contient toute l'énergie sexuelle dont je rêve. L'indolence de Peter Perrett, fou de son héroïne, la guitare de John Perry qui explose comme un bouquet d'acides... Ces trois minutes tourbillonnent et revêtent les couleurs de plaisirs que je n'ai pas encore connus. À force de tourner en boucle à longueur de journée, mon disque a fini par être rayé et les sursauts de l'aiguille sur le vinyle impriment désormais en moi une partition nouvelle. Comme si, à tant avoir été écoutée, la chanson m'avait fait une place en elle, sous la forme de quelques secondes de silence.

Je porte des jeans et des baskets, jamais de soutien-gorge. J'ai la peau blanche, les yeux verts, un canif dans ma poche parce qu'on ne sait jamais. Ma mère connaît le nom des vagues et mon père celui des arbres qui n'existent que très loin de Paris.

La nuit je sors, souvent, beaucoup. C'est là que tout m'apparaît.